



HAL
open science

Albert Ayler, l'ambiguïté contre les mythes

Jedediah Sklower

► **To cite this version:**

Jedediah Sklower. Albert Ayler, l'ambiguïté contre les mythes. Franck Médioni. Albert Ayler. Témoignages sur un Holy Ghost, Le Mot et le Reste, pp.237-239, 2010, 9782915378887. hal-02189891

HAL Id: hal-02189891

<https://hal.science/hal-02189891>

Submitted on 7 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jedediah Sklower – Albert Ayler, l’ambiguïté contre les mythes

« Nous essayons de faire maintenant ce que faisaient au début des musiciens comme Armstrong : leur musique était réjouissance. »

Albert Ayler

Parmi les musiciens qui, dans le monde du jazz français des années 60, suscitaient polémiques et mésententes, Albert Ayler tient une place de choix. Mais plutôt que de revenir sur ces batailles, j’aimerais, en guise d’amorce, souligner la manière dont on tentait à l’époque d’accéder à un sens englobant l’homme, l’œuvre et la société, et les différentes façons d’envisager leur accord. Certains cherchaient l’homogénéité entre la musique, les manifestations du musicien et son caractère : c’était Albert Ayler l’enfant, l’ingénu, ou bien le mystique. De ce portrait à la musique, il y aurait un courant fluide, direct, sans pertes, sans détours. Que l’on ait défendu ou pourfendu le résultat, c’était une conception organique et harmonieuse, exaltée ou condescendante, où la musique était considérée comme une fenêtre de l’âme.

D’autres insistaient sur l’inadéquation radicale de l’une à l’autre, sur le gouffre qui séparait la signification « nécessaire » de sa musique des croyances professées par l’homme aliéné à des discours qui n’étaient pas les siens. C’était la vision militante, qui dépouillait le prolétaire noir essentiel de toute enveloppe superflue : Albert Ayler le révolutionnaire malgré lui. Là, l’homogénéité faisait un saut par-dessus le sujet musicien : c’étaient la société, son histoire et ses tensions qui soufflaient dans le saxophone, pas l’homme.

Au croisement de ces deux exégèses, il y avait une figure intermédiaire, qui participe de ce grand archétype de l’histoire afro-américaine, celle du *minstrel*. Albert Ayler était le clown, le rigolo, le musicien satirique qui – croyait-on – parodiait le blues et le jazz, *la Marseillaise* et les marches militaires. Une figure paradoxale, homogène dans son déploiement – le musicien espiègle produit sciemment une musique ironique – et éclectique

dans ses effets : quelle que soit la leçon que l'on en tire, il met en œuvre un certain bouleversement de l'ordre des signes musicaux. Avec sa mort mystérieuse, cette figure prit les contours tragiques, familiers dans l'hagiographie *blues* du jazz, du musicien désespéré et maudit.

Dans ce chaos mythologique, c'est ce dérèglement des sens qui me fascine. De mon expérience de la musique d'Albert Ayler – du musicien dont on tente d'entendre également l'environnement social et historique – je retiens la dissension, entre l'artiste et son œuvre, entre le musicien et la société. Devant tant d'ambiguïté, mon écoute a fini par troquer le confort du mythe pour l'inquiétude. J'ai alors progressivement perdu l'illusion qui me faisait encore chercher – et trouver parfois – la joie qu'il souhaitait transmettre. Et je ne puis alors plus être, par les choix que je fais dans l'écoute, plus lointain de lui. Cette écoute, de son point de vue, serait une parfaite mésentente. C'était l'une des grandes angoisses de sa carrière, qu'entre lui et le public, la communication ne soit pas directe, que le sens de sa musique échappe aux forces qui l'avaient fait naître. Et pourtant, qu'une musique comme la sienne affirme, envers et contre tout, qu'elle n'est nourrie *que* de joie, d'amour, de spiritualité, ne peut aller de soi. Son histoire est trop chargée, il y avait trop tensions en lui et autour de lui pour que ça tienne le coup, ou pour que tout se dissipe dans cette « force de guérison universelle » dans laquelle nous devrions pourtant communier. Je ne puis plus m'y résoudre : ça me tient, mais ça ne tient pas, ça s'éparpille. Si les mythes périphériques n'adhèrent plus, son innocence – la « réjouissance » d'Armstrong à laquelle il aspirait – non plus.

Et c'est justement dans cette mesure qu'il m'inspire, que je continue à être fasciné par Albert Ayler et sa musique, que j'en extrais même une nouvelle sève. Car cette écoute infidèle est une autre manière, si ce n'est de répondre à son appel, du moins de partager quelque chose de son ambivalence fertile : je suis comme lui débordé par les sens et ce qui leur résiste. C'est l'une des grandes leçons, heureuse et mélancolique à la fois, du jazz : celle d'une écoute qui, dans la confusion que lui proposent ces formes-sens qui se dérobent sans cesse, exulte de ne jamais s'installer dans la tranquillité et l'évidence. Celle d'une inquiétude qui ne vit que des détours provisoires qu'elle emprunte pour s'ouvrir à de nouveaux horizons. La leçon poétique d'Albert Ayler : l'ambiguïté contre le mythe, même si c'est le sien.